

## I

*COMME ELLE EST VIVE, et courte, la joie de nos premières années ! Elle est là, énorme et superbe comme un navire de guerre ; et il nous semble que l'océan entier devra liguier ses forces pour l'empêcher d'éclater. Elle est là, tout glisse sur elle – et pourtant l'eau l'entoure, mouille sa coque, imperceptiblement l'alourdit. Qu'est-ce qu'un peu d'eau dans les cales ? Mais à l'heure où cette question insouciance nous vient aux lèvres, déjà il n'est plus temps ; déjà il n'est plus de navire, plus de fier bâtiment, notre joie de vivre n'est plus qu'un paquet d'étoupe, gros peut-être, mais auquel chaque jour arrache un lambeau. Ce n'est plus de sombrer qu'elle menace, c'est seulement de continuer à être ce qu'elle est, une réserve qui s'amenuise, se réduit, où l'on n'ose plus puiser...*

J'entrai dans la vie, semble-t-il, plein d'ardeur, et fort comme les deux lions de nos armoiries. Mon cri vigoureux rassura promptement les matrones qui présidaient à ma naissance, et rassura encore bien des nuits et des jours la nourrice à qui l'on me confia. Non que ces cris fussent le signe d'un déplaisir, mais du grand appétit que j'avais de l'air nouveau qui entrait dans mes

poumons, puis du lait de ma douce Sorabe, que j'aspirais avec délice. Mes premières perceptions s'y rapportent : je tète le sein rond et blanc de Mila qui murmure en sa langue des paroles apaisantes, et bientôt modératrices. Comme je la mange ! La pauvre a seize ans, elle est esclave chez nous, l'enfant qu'elle a eu d'un de nos hallebardiers n'a pas vécu trois jours. De ce deuil, les siens la félicitent, il lui ouvre un état : voilà qu'elle a changé ses hardes pour la tenue convenable à qui nourrit un enfant de seigneur ; et, sous la coiffe neuve retenant ses nattes blondes, sa frimousse me sourit, parfois traversée d'une larme.

Si j'ai si bonne mémoire de mon état de nourrisson, c'est que Mila, selon l'usage de son pays, me sevrâ très tard. Même après qu'on le lui eut ordonné, il n'était pas rare que je me glisse, au matin, dans le réduit qu'elle occupait à côté de ma chambre, et lui soutire sa provende presque sans qu'elle le sût. Rien ne me ravissait tant que ses protestations indignées lorsque enfin elle se réveillait ; car elle laissait toujours un temps avant d'y accorder ses gestes. C'est que mon manège l'obligeait à quitter sa couche, chose qui lui répugnait fort, à elle qui avait si peu de repos dans sa vie de servante ; mais jamais elle ne m'en sut mauvais gré.

Cela dura jusqu'à mes cinq ans. Ma mère, qui avait entre-temps mis au monde deux fillettes mort-nées, conçut alors mon frère cadet suivi d'une dernière petite comtesse ; et ma chère Mila me fut enlevée. À ces badineries j'avais cependant pris le goût des bonnes choses, qui m'est toujours resté. Si le lait

sorabe a perdu pour moi ses attraits, ceux-ci se sont reportés sur les viandes succulentes, les petits pâtés chauds et les fruits mûrs à point ; quant aux seins ronds et blancs... mais je me sens rougir.

Du reste, ces naissances ne m'assombrirent qu'un temps. Déjà je portais chausses, déjà je ne me plaisais plus autant dans l'appartement des femmes, avec ses pouponneries, ses piailleries, ses joujoux de bois dont j'avais moi-même, de longue date, émoussé les arêtes et faussé les roues. Comment aurais-je pu m'en satisfaire quand tout le château s'offrait à moi, quand je n'avais à braver que la semonce craintive des domestiques pour agacer les chevaux, dévaliser le verger et hanter les cuisines ? Mon frère aîné, Rodolphe, n'en était encore qu'à me dédaigner, et ne troublait guère mes plaisirs. Ainsi passais-je le meilleur de mon temps seul, malgré ma nombreuse parentèle ; seul comme il arrive chez les bourgeois qui, avec l'aide de Dieu, n'ont qu'un fils pour reprendre leur privilège.

Mon nom ne me prédestinait-il pas à la solitude ? Parmi tous les Charles, Rupert et Frédéric que comptait ma famille, j'avais été baptisé Mardochée, comme il était prescrit au fils cadet d'un Löwenfels depuis qu'à la troisième croisade l'un de mes ancêtres, grièvement blessé, avait été guéri par un Juif de grande science.

C'était un jouvenceau alors, mon trisaïeul Othon le Bancroche, qu'une statue dans notre crypte montrait gisant sous son armure de pierre, son chien favori roulé en boule à ses pieds. Il

était déjà brave devant l'ennemi, et broncha à peine lorsque, au plus fort d'une bataille, le cimenterre d'un Sarrasin lui entailla la cuisse, faisant sourdre une rivière de sang. Mais quand, ligaturé et ramené sous les tentes, il vit le surlendemain sa jambe atteinte d'un mal noir qu'aucune irrigation n'arrêtait, l'épouvante le prit, il ne fut plus qu'un enfant terrorisé à l'idée de mourir ; et à grands cris il supplia qu'on lui trouvât un homme capable de lever de dessus lui la main de Dieu. Dans la ville on dénicha un vieux docteur de la loi dont ses coreligionnaires vantaient les miracles : on le traîna devant le malade qui, entre deux hurlements de douleur, menaçait de le faire brûler vif, lui et toute sa tribu, s'il ne le sauvait pas. Au bout d'une semaine, le mal guéri, on voulut renvoyer le vieillard chez les siens, qui depuis son rapt vivaient fenêtres et huis clos, attendant d'être massacrés ; mais l'effroi incessant et les dures moqueries des soldats avaient eu raison de lui, et il mourut sur le chemin de la ville.

Mon trisaïeul craignait que dans la mort il ne se vengeât par quelque diablerie. Solennellement, devant l'Église, il fit vœu, encore convalescent, de donner à son fils cadet le prénom de celui qui avait perdu la vie en lui rendant la sienne. Le cierge vacillait entre ses mains blêmes ; les paroles qui lient sortaient entrecoupées de sa poitrine d'adolescent. Soit remords de ses brutalités, soit regret d'avoir contracté une dette si infamante, son caractère changea à dater de ce jour ; et ce fut l'âme tourmentée que Othon, peu avancé en âge, s'éteignit. Un seul fils lui était né de sa femme Constance : à ce fils, il avait fait promettre

d'accomplir, malgré qu'il en eût, le vœu de son père. Longtemps, le fils des Löwenfels dut ainsi faire serment qu'il acquitterait la dette ; car le sort s'en mêla. Après un héritier naissaient des filles et encore des filles, ou un autre mâle qui mourait avant même d'être baptisé ; ou alors c'était l'épouse qui mourait – et aucun de mes ancêtres ainsi épargnés ne poussa le scrupule au point de reprendre femme. Avec les années, avec les décennies, un voile sombre semblait s'étendre sur notre lignée ; cette affaire la minait.

Enfin je naquis, premier cadet de cinq générations, au mois d'avril de l'an mil trois cent dix. Dès ma naissance il apparut que je vivrais, et même que je mettrais à vivre une fougue devenue rare chez mes mélancoliques ascendants. On célébra le baptême avec pompe. Soulagement et résignation se partageaient le cœur d'Albéric mon père, homme à l'intelligence modeste, qu'embarassait cette dignité équivoque d'avoir levé l'obligation de sa famille. Les temps, au reste, lui étaient amers ; un peu plus tard notre empereur, Henri, entamait sa campagne d'Italie, que mon père, en guelfe, réprouvait d'autant plus que le pape en était empêché de regagner Rome – un exil qui, jugeaient les miens, ternissait l'honneur de toute la chrétienté.

Revers privé en une époque déjà sombre, ma naissance ne fut donc pas reçue comme un bienfait ; mais toujours on m'accorda un surcroît de soins, marquant ainsi que ma vie n'en était pas moins chère à tous que celle de mes frères et de ma sœur. Ces égards m'étaient sensibles : on me traitait en hôte, en fils